

0

Sous-commissaire Spagnoletto. Enregistrements réalisés au cours de l'enquête Echebach. Bande numéro un.

Du premier enregistrement de la première bande, je n'ai gardé que cette première phrase, et j'improvise maintenant ce nouveau petit monologue, qui vient après coup écraser ce que je disais avec ma voix d'il y a un mois, parfaitement identique à celle d'aujourd'hui ; rien d'important n'est perdu, juste une liste des formalités à accomplir concernant le signalement du décès d'Echebach.

La liste s'arrêtait à une certaine valeur de compteur du magnétophone, quelques minutes que je peux consacrer à cette introduction revue et corrigée, et une limite à ne pas dépasser sous peine d'effacer les premiers témoignages recueillis.

Maintenant que l'enquête est finie, j'ai empilé toutes les cassettes dans un tiroir. Depuis quelques années, j'ai pris l'habitude, pour certaines affaires, de recueillir les témoignages au dictaphone, quand les intéressés en sont d'accord. Cela s'est révélé utile dans des enquêtes qui reposent en grande partie sur des souvenirs et des impressions, ou qui mélangent des faits survenus à différentes époques. Lorsque l'enregistreur tourne, je sens que je me

concentre mieux sur la conduite de mon interrogatoire. Au lieu de passer la moitié de mon temps à prendre des notes, je peux écouter les gens sans les quitter des yeux. Et quand on peut regarder les gens bien en face, on discerne plus facilement quand ils mentent, quand ils doutent, quand ils ont peur. On peut aussi réécouter tranquillement une bande à tête reposée, à un autre moment. Et garder pour soi-même une trace de ses hypothèses naissantes, de ses incertitudes, de ses idées nouvelles, détailler les actions prises, les preuves recueillies, fixer le programme de travail des jours suivants.

Après, il ne reste plus qu'à refaire le tri dans le matériau brut pour se remettre les détails importants en mémoire. Pour y parvenir facilement, il faut avoir noté soigneusement sur le carton de la cassette tout ce qu'elle contient : tel jour, telle heure, telle personne reçue, et indiquer la valeur du compteur à la fin de l'entretien. Ensuite, on peut retrouver quelle expression a été exactement employée, ou quelle indication précise a été fournie par quel témoin, soit pour vérifier que le procès-verbal est correct, soit pour faire une citation *verbatim*, comme on dit, au moment d'écrire le rapport final, quand on classe une affaire.

C'est tout. D'ailleurs, ces enregistrements n'ont aucune valeur légale, seul compte le procès-verbal relu et signé par l'intéressé en fin d'entretien. Je le précise toujours aux témoins et, s'ils veulent se confier hors procès-verbal, j'arrête aussi mon magnétophone.

Je crois que je suis le seul à travailler de temps en temps de cette manière. Mais il y a tellement d'autres choses que je suis le seul à faire que je ne m'étonne plus moi-même.

Parfois, lorsque les circonstances ne se prêtent pas à un enregistrement sur le vif, je reconstitue, en fin de journée ou le lendemain, à partir de mes notes et de mes

souvenirs encore frais de l'entretien, ce que m'a raconté tel ou tel, qu'il soit plaignant, témoin ou suspect.

Je le fais pour conserver une trace de ce que l'on m'aura communiqué, stockée dans la continuité de ce que d'autres personnes m'auront dit auparavant. Les premières fois, à la réécoute, je ressentais une impression un peu bizarre d'avoir ainsi prêté ma voix aux mots et aux tournures d'autrui, comme si j'avais momentanément adhéré à l'interprétation qu'ils faisaient des événements en m'insérant dans le mouvement même de leur pensée, quand, après avoir enregistré mon propre point de vue, je passais à la restitution de leurs paroles. Ce drôle de jeu, s'exprimer à la place d'un tiers, de mémoire et le plus exactement possible, en regardant la bande se dérouler pour me concentrer, je m'y suis habitué. D'ailleurs, comme tout le monde, je ne reconnais pas vraiment ma voix sur un enregistrement. Et donc, du seul point de vue du résultat obtenu, que ma voix prononce mes mots à moi ou ceux des autres n'a pas vraiment d'importance.

Ces bandes contiennent trop de trucs inutiles, de remarques secondaires, de digressions. Trop de sentiments personnels et d'indiscrétions aussi. Parce que souvent, après une journée bien remplie, on est content de se libérer à voix haute des frustrations et des incertitudes de la journée. Et imiter les discours de son chef, quel amusement.

En général, j'écoute mes interlocuteurs en silence, sans interrompre personne. Là aussi, je crois que je suis bien le seul. Surtout à Buenos Aires en ce moment, où tout le monde veut parler en même temps, et où personne n'écoute plus personne.

Toutes ces bandes, je ne sais pas encore si j'en tirerai jamais rien de plus qu'un rapport final pour les archives. Je pourrais peut-être en faire cadeau à mon cousin Alfredo, le journaliste. Parmi bien d'autres sujets, elles racontent une

histoire qui devrait l'intéresser, celle d'un journaliste, comme lui, qui voulait devenir écrivain, comme lui.

Nous nous retrouverions dans un café, Alfredo et moi, et je lui offrirais, en plus des bandes, un moment argentin typique, un de ces moments de l'Argentine d'autrefois où les heures s'écoulaient imperceptiblement, suspendues entre la solitude de celui qui parle et celle de celui qui écoute. Tout défilerait comme je l'ai vécu, comme je l'ai senti, nous prendrions le temps qu'il faudrait, jusqu'au petit matin peut-être...

J'arrive maintenant à la fin de ce court espace réutilisable en début de bande, et la suite va revenir en arrière dans le temps, au mardi dix-huit décembre deux mille un, il y a tout juste un mois, pour commencer par le commencement. Et au commencement était le chaos, comme il se doit.

1

Merci de me recevoir si vite dans votre bureau, Monsieur le Commissaire, je vais vous raconter en deux mots toute cette histoire d'aujourd'hui, ce ne sera pas long, parce qu'il n'y a vraiment pas grand-chose à dire, sauf que c'est quand même une histoire bien triste, une histoire qui donne du tracassé et des idées noires pour tout le reste de la journée, et pourtant il faisait beau et pas trop chaud ce matin, exactement le temps qui me met de bonne humeur, normalement.

Donc, ce matin, je marchais dans la rue, pas très vite à cause des courses, vous comprenez, je portais un panier déjà presque plein dans chaque main. J'ai vu ce vieux monsieur qui tombait devant moi, en tournant sur le côté vers le mur et en se repliant sur lui-même. Le pauvre homme, on aurait dit un grand poupon en caoutchouc qui se dégonfle tout doucement, mais assez vite quand même, parce que finalement je n'ai pas eu le temps de le rattraper, et pourtant j'ai lâché mes deux paniers d'un coup et je me suis précipitée pour essayer que sa tête ne donne pas contre le mur ou par terre, mais il était déjà allongé par terre, étendu de tout son long sur le trottoir. Je me suis penchée sur lui pour lui demander ce

qui se passait, il m'a regardé d'un air tout surpris de ce qui lui arrivait, je lui ai demandé : « Ça va, monsieur ? », il n'a rien répondu, et le temps que je me retourne pour regarder que personne ne me vole mes paniers, avec tous ces drôles de gens à l'affût qui rôdent dans la rue maintenant, ce n'est pas à vous que je vais expliquer le problème, Monsieur le Commissaire, et, bref, quand je l'ai regardé de nouveau, eh bien, il était déjà mort.

C'est comme je vous le dis, et madame Orlando, ma voisine qui revenait déjà de faire ses courses, elle est plus matinale que moi, madame Orlando, car elle part travailler après, et elle arrivait donc dans l'autre sens, tout juste après moi, auprès du défunt, elle vous dira la même chose. D'autres personnes se sont agglutinées autour, vous savez comment sont les gens, un accident en pleine rue, ça leur fait de la distraction et un sujet de conversation pour le reste de la journée... Enfin... Je ne critique pas, hein, je constate. Et puis une ambulance est arrivée, mais on voyait bien tous qu'il était déjà complètement parti et qu'il n'y avait plus rien à faire. Ils l'ont mis sur un brancard et ils l'ont emmené. Vous me dites qu'il est « décédé durant son transfert à l'hôpital », je sais bien que c'est ce qu'on raconte toujours pour ne pas avoir à répéter trop souvent que les gens sont morts à l'hôpital, mais pour moi, ce vieux monsieur-là, il était déjà tout ce qu'il y a de plus mort quand ils l'ont enfourné dans l'ambulance, et pourtant, en un tournemain, clic-clac, vroum, ils ont foncé vers l'hôpital à toute allure ; on voit qu'ils ont l'habitude, les gars du SAMU.

Ce que c'est que de nous, tout de même, mourir tout seul par terre au coin de la rue comme un pigeon malade, en à peine trente secondes ; on a continué d'en parler entre retraités du quartier après le départ de l'ambulance, et puis un policier est arrivé et il a demandé que

quelques « témoins directs présents sur le lieu de l'événement » puissent se présenter dans le courant de la journée au commissariat pour « documenter l'incident », comme il disait. On voit que maintenant ils vont à l'école dans la police ; je ne dis pas ça pour vous, monsieur le commissaire, on voit bien que vous, vous avez vraiment été aux écoles. Il y avait des jeunes qui traînaient là, je me souviens d'un déjà plus grand que moi avec son air encore tout gamin, c'est lui qui avait appelé l'ambulance avec son téléphone portable, pendant que moi j'étais allée récupérer mes paniers.

C'est vraiment incroyable comme ils font tous bien de la dépense avec ces petits téléphones maintenant, mon plus jeune frère me dit que mes neveux n'arrêtent pas de réclamer, mais tous ces jeunes qui se tenaient avec nous autour du vieux monsieur en attendant l'ambulance étaient déjà repartis quand le policier est arrivé sur le lieu de l'événement. Ils n'ont pas trop de respect à cet âge-là, en plus ils ont l'excuse de dire qu'ils vont être en retard à leur travail ou au collège, et pourtant je suis bien certaine qu'il y en a pas mal qui ne vont rien faire de toute leur journée.

Alors, madame Orlando a déclaré que puisque c'était moi la première sur le lieu de l'événement il fallait que je vienne vous voir en premier cet après-midi, et donc, comme en plus, moi, je suis déjà en retraite, ce n'est pas que je fasse vraiment plus jeune que mon âge, encore que si, tout de même un peu, tout le monde me le dit, mais vous savez sûrement qu'en Patagonie on a droit à la retraite plus tôt, et donc je suis venue la première, et madame Orlando m'a dit qu'elle passerait tout de suite à la sortie de son travail, et elle vous apportera tous les papiers que le défunt avait sur lui et qui se trouvaient dans un petit porte-documents, des papiers imprimés et

d'autres écrits à la main ; quand l'ambulance est arrivée, on était en train de regarder dans son porte-documents et dans son portefeuille pour voir s'il y avait une adresse dans le quartier, avec le nom de quelqu'un qu'on aurait pu prévenir tout de suite, mais on n'a rien trouvé et après, dans l'émotion, on a tous oublié d'en parler à l'agent quand il est arrivé.

D'ailleurs le policier est reparti tout de suite, on l'appelait ailleurs, et il y en a qui ont dit comme ça qu'on allait soigneusement compter à plusieurs tous les billets dans le portefeuille avant de le donner au commissariat, car avec la police qu'on a ici, il y avait vraiment un gros risque d'évaporation du liquide, surtout que c'était un étranger qui était mort et qu'il n'y aurait sans doute personne pour réclamer tout de suite ; quel manque de respect pour la police tout de même... En Patagonie, ce n'est pas pareil qu'à Buenos Aires, vous savez, tout le monde se connaît ; ceci dit, je n'y suis pas retournée récemment, et avec les restrictions bancaires je n'irai encore pas cet été-ci ; mais, de toute façon, il n'y avait presque rien dans son portefeuille, et seulement des pesos, pas un seul dollar. Même si ça vaut pareil, les gens préfèrent toujours les dollars, finalement.

Moi, je n'en sais pas plus, et même plutôt moins que les autres témoins que vous verrez après, parce qu'il y a plusieurs retraités du quartier qui le connaissaient un peu, par le fait de le rencontrer souvent l'après-midi au café ; moi, je ne vais pas au café, mon mari n'aime pas sortir. Ils disaient qu'il était étranger, mais pas simplement bolivien ou brésilien, qu'il était un vrai étranger, un étranger d'Europe, allemand ou autrichien, parce qu'il parlait bien l'espagnol mais avec son accent étranger, évidemment. Même quand on ne s'y connaît pas trop dans les différents accents, on sait reconnaître au moins un

accent chilien, ou brésilien, ou un accent de Córdoba ; en plus, en Patagonie, il y a encore des vieux qui parlent avec un accent anglais ; en fait, ils sont nés natifs de l'Argentine, comme vous et moi, mais ils le font exprès pour se donner des airs de ne pas être comme tout le monde. On se rend compte aussi quand quelqu'un parle avec un vrai accent, mais un accent qu'on ne reconnaît pas, un accent d'on ne sait pas trop où.

Et voilà, c'est tout ce que j'ai à dire, je vois que madame Orlando est arrivée et je vais lui laisser la place, à moins que je ne doive rester pour signer une déposition... Bien, si ce n'est pas la peine, je vous souhaite une bonne fin de journée, Monsieur le Commissaire.

Vous êtes bien le sous-commissaire Spagnoletto ? Je suis madame Orlando, on m'a dit d'entrer directement dans votre bureau pour vous remettre les documents de monsieur Echebach, c'est le nom du vieux monsieur qui est mort ce matin dans la rue, comme madame Casarino a déjà dû vous l'expliquer.

Voici le porte-documents, il ne contient que quelques coupures de journaux et un carnet à moitié rempli, avec des dates, des chiffres, des initiales et des mots épars mais pas de noms ni d'adresses, vous verrez bien par vous-même.

Voici aussi son portefeuille, avec une photocopie de son passeport allemand, une carte de visite à son nom, imprimée des deux côtés, en espagnol et en allemand, « Erwin ECHEBACH Consultant pour l'Import-Export », avec une adresse en Allemagne et une autre dans le quartier. Les voisins qui le connaissaient vous diront qu'il avait pris sa retraite et qu'il n'avait pas de bureau ici, donc c'est sans doute l'adresse de son domicile qui est indiquée sur la carte. Peut-être qu'il travaillait encore un

peu pour arrondir ses fins de mois, comme beaucoup de retraités d'ici, même s'il avait une bonne retraite payée régulièrement depuis l'étranger. Il y a aussi un petit peu d'argent, juste quelques dizaines de pesos, quelqu'un a écrit la somme exacte sur un bout de papier ce matin et plusieurs ont signé, pour qu'on n'accuse personne d'avoir volé un mort. Moi, je sais que je suis honnête, et je n'ai pas voulu signer. À quoi ça rime ?

Voilà, c'est tout, il faudrait que j'y aille si vous n'avez pas besoin de moi, car j'ai encore mon dîner à préparer à la maison.

Bonsoir, Monsieur, je viens pour vous apporter mon témoignage suite au décès de monsieur Echebach, que j'ai appris par un de mes voisins qui s'est trouvé fortuitement présent sur le lieu de l'événement ce matin, et qui m'a dit que comme c'était moi qui parlais le plus avec monsieur Echebach au café, il fallait que je vienne vous voir, pour aider, rapport aux démarches qu'il va falloir faire pour retrouver sa famille et tout.

Je ne peux pas dire que je le connaissais bien, il ne m'a jamais invité chez lui, par exemple, ni moi non plus chez moi, vous voyez ; il était ouvert et il parlait volontiers de tout un tas de sujets, mais sans plus ; il ne tutoyait jamais les gens, il paraissait toujours un peu sur la réserve, pour ainsi dire ; ce n'était pas le genre de type avec qui on aurait commencé à échanger des blagues un peu vertes au bout de dix minutes passées côte à côte au comptoir d'un bar. En même temps, pas hautain du tout, toujours poli et attentif à ce que vous lui disiez, et même assez joyeux souvent, mais plutôt calme, disons serein, voilà c'est ça, serein.

C'est toujours un problème avec les étrangers, surtout venus de si loin, et qui ont une autre mentalité

tellement différente de la nôtre ; pour nous, c'est vraiment difficile d'arriver à savoir si c'est leur nature à eux personnellement de se comporter ainsi, ou bien si c'est juste à cause des coutumes de leur pays qu'ils ont conservées dans leur manière d'être en venant chez nous.

Toutes ces dernières années, depuis un peu plus de quatre ans qu'il était en retraite ici, je voyais monsieur Echebach presque tous les jours, et souvent on a bu une bière ensemble en fin d'après-midi, ou quelquefois un café le matin vers onze heures quand il était dans le quartier, parce que la plupart du temps il partait assez tôt le matin et ne revenait dans le quartier qu'en fin d'après-midi.

D'après ce qu'il me disait, il avait géré des affaires d'import-export pour différentes entreprises allemandes de mécanique ou de chimie, je ne sais plus trop, et en tant que négociant indépendant. Il était venu plusieurs fois en Argentine depuis la fin des années cinquante pour son travail et il a décidé de venir s'installer ici à sa retraite.

Il m'avait expliqué qu'il était originaire de Hambourg et qu'à Buenos Aires il se sentait mieux qu'à Hambourg, parce qu'à Noël il y avait toujours du soleil, alors qu'à Hambourg il y avait toujours un ciel plutôt couvert et un temps humide et froid à Noël, d'après lui.

Il ne parlait jamais de sa famille, je ne sais même pas s'il avait eu une femme ou des enfants, c'était simplement un sujet dont il ne parlait pas, ni non plus d'aucun parent proche ou lointain ; on avait vraiment l'impression qu'il n'avait rien laissé derrière lui, là-bas.

Je ne sais pas exactement ce qu'il faisait de ses journées, mais je ne crois pas qu'il travaillait, je pense qu'il musardait beaucoup dans la ville, car de temps en temps il me disait, par exemple : « Tenez, aujourd'hui, je

marchais par hasard dans telle rue où je suis déjà passé au moins cent fois en presque un demi-siècle, et j'ai vu une façade Art déco que je n'avais encore jamais remarquée.»

Il se plaignait souvent ces derniers temps, à cause du peso-dollar qui lui rendait la vie en Argentine plus chère que ce qu'il avait imaginé quand il avait quitté l'Allemagne, et je ne serais pas étonné qu'il ait gardé encore un peu d'activité professionnelle comme consultant indépendant ; il y faisait allusion quelquefois, mais sans qu'on puisse savoir si l'idée lui trottnait dans la tête ou s'il s'était remis pour de bon à travailler. Il disait qu'il pourrait encore, pendant quelques années, utiliser tous ses anciens contacts toujours en activité, jouer de sa présence sur place pour faciliter des démarches de dédouanement pour des entreprises allemandes, ou pour les aider à rechercher des distributeurs fiables, à négocier des contrats de licence, des trucs de ce genre, qui étaient ce qu'il avait fait un peu partout pendant toute sa carrière pendant des dizaines d'années, à ce que j'ai compris, et je ne serais donc pas surpris qu'il ait repris quelques petites affaires avec ses anciens employeurs ou avec d'autres, des activités qui ne lui prenaient pas trop de son temps, seulement de quoi pouvoir mettre un peu plus de beurre dans ses épinards.

Ceci dit, il menait une vie tellement simple qu'il ne devait pas avoir de gros besoins d'argent. D'ailleurs, à ce que j'ai entendu ce matin, son portefeuille ne contenait même pas de dollars, c'est vous dire.

Je ne le connaissais pas beaucoup, tout compte fait, mais quand même, il va me manquer, je m'étais bien habitué à parler de tout et de rien avec lui au café. Comme le temps passe vite. Presque quatre ans que je voyais monsieur Echebach presque tous les jours de semaine ;

parce que le samedi et le dimanche, je vais chez ma fille et mon gendre en banlieue ; ils ont une belle maison dans une résidence, et ils m'ont déjà proposé souvent de venir habiter chez eux, mais j'ai passé l'âge d'aller faire le joli cœur au bord de la piscine, et je m'ennuierais trop là-bas pendant la semaine. Au moins il aura quand même profité un peu de sa retraite, celui-là. Voilà, j'ai terminé, vous pouvez arrêter votre magnétophone. La bande va passer à la radio ? Non ? C'était seulement pour vous ? Bon, eh bien, tant pis... Au revoir, Monsieur.

2

Bonjour Commissaire, je sais, je sais, vous voulez toujours que je vous appelle Manuel et que je vous tutoie, vous me l'avez dit il y a déjà deux ans, mais je n'arrive toujours pas à m'y faire, ne m'en veuillez pas.

On a eu quelques incidents aujourd'hui, dont une demi-douzaine d'accrochages au carrefour Güiraldes-Ocampo ; il faudra vraiment qu'ils nous rétablissent au plus vite ce feu, car c'est sûr que les gens n'ont pas la discipline de ralentir suffisamment quand le feu n'est pas allumé, et paf, ils se rentrent dedans, surtout que, sur l'autre rue, les feux marchent, et donc les autres foncent sans réfléchir quand ils les voient passer au vert, forcément. En attendant qu'ils réparent, je leur ai suggéré de passer en clignotant les feux qui marchent encore, pour que tout le monde ralentisse au moins un peu avant de couper l'autre rue, ça devrait faire moins de dégâts.

Autrement, rien que de la routine, quelques vieilles qui se sont fait tirer leur sac à main par des voyous en moto ; c'est fou ce qu'il y a comme sacs à main dans cette ville, on a beau en voler des centaines tous les jours, il y en a encore autant de volés les jours suivants. On a eu aussi un décès d'un petit vieux sur la voie publique, ou lors du

transfert à l'hôpital, ce n'est pas très clair, mais bon, de toute façon il est mort, d'une crise cardiaque, d'après le médecin des urgences qui a signé le certificat de décès.

Il s'agit d'un certain Erwin Echebach, citoyen allemand, né à Hambourg en mil neuf cent trente-six, d'après ses papiers d'identité, un retraité qui habitait à Buenos Aires depuis quatre ans. Il vivait dans un petit deux pièces-cuisine, à deux pas ; j'y suis allé, le concierge avait une clé, j'ai regardé rapidement dans ses affaires, mais il n'y avait que son passeport et quelques documents. Il avait demandé et obtenu une autorisation de résidence de longue durée et, d'après son passeport, il n'avait pas voyagé hors de l'Argentine depuis son arrivée, il y a quatre ans, sauf quelques excursions en Uruguay une ou deux fois par an.

Ensuite, j'ai téléphoné au consulat d'Allemagne, mais il ne s'était pas fait enregistrer comme résident en Argentine ; ils m'ont dit que c'était fréquent pour des retraités comme Echebach, ou pour des jeunes célibataires qui viennent suivre des cours de tango pendant deux semaines et qui restent deux ans ; ceux qui se font enregistrer, ce sont surtout les familles d'expatriés à titre professionnel, avec de jeunes enfants. Ils m'ont promis qu'ils allaient lancer une investigation dans sa ville natale pour voir s'il avait de la famille proche, mais qu'il fallait tenir compte du fait que Hambourg est une grande ville et que cela pourrait prendre quelques jours. En plus, s'il faut remonter vers des collatéraux ou des ascendants dans d'autres villes, il peut y avoir d'autres problèmes : des archives détruites pendant la guerre, et aussi des gens qui se sont retrouvés à l'Est avec des familles séparées pendant des dizaines d'années, là, cela peut prendre des semaines, voire des mois. Ils m'ont fait comprendre que ce ne sera pas forcément simple de mener à bien cette enquête, surtout s'il ne lui restait pas de famille proche à Hambourg même.

De toute façon, s'ils ne retrouvent pas rapidement quel-
qu'un de sa famille, comme il y a quand même un petit hé-
ritage à liquider, puisqu'il avait vendu ses biens à Hambourg
pour acheter son appartement ici, le dossier sera transmis à
son notaire en Allemagne, qui lancera une recherche
d'héritiers par des annonces dans les journaux de là-bas.

J'ai aussi discuté avec eux des modalités de l'enterre-
ment, car il avait laissé chez lui une sorte de testament
écrit en allemand il y a environ deux ans, une simple page
dans une enveloppe que j'ai trouvée dans un tiroir et que
j'ai ouverte sans savoir ce qu'il y avait dedans ; le consulat
m'a traduit oralement les dispositions prises par Echebach.

Il y demande simplement à être incinéré après sa mort
et que ses cendres soient dispersées dans le Bois de
Palermo, sans autre précision sur le lieu. Il y avait aussi
dans l'enveloppe un certificat de souscription à une société
de services funèbres, d'un certain montant bloqué dans
une banque pour couvrir les frais d'obsèques. On voit bien
qu'il ne prévoyait pas de retourner un jour en Allemagne,
mais bien de finir ses jours à Buenos Aires. Comme son tes-
tament ne désigne aucun héritier, on n'est malheureuse-
ment pas plus avancé concernant la recherche d'éventuels
parents en Allemagne.

Vu la situation, on a arrangé une dérogation à la règle
des obsèques sous vingt-quatre heures, au moins jusqu'à
la fin de la semaine, le temps d'avoir des nouvelles
d'Allemagne.

Le moment venu, si la famille n'a pas pu venir, un re-
présentant du consulat ira assister à l'incinération, et l'urne
avec les cendres y restera entreposée un moment, jusqu'à
ce qu'ils retrouvent sa famille. C'est la parenté la plus
proche, quand on l'aura retrouvée, qui décidera finalement
si elle veut rapatrier l'urne ou faire procéder à la dispersion
des cendres.

Il portait quelques documents sur lui lors de son dé-
cès, je vous les ai apportés, et j'y ai joint un cahier que j'ai
trouvé chez lui. J'ai téléphoné au directeur de la banque où
il avait son compte et à l'entreprise de services funéraires,
ils m'ont tous les deux confirmé le système de l'argent blo-
qué pour les obsèques ; selon eux, c'est quelque chose qui
se fait de plus en plus ; et le banquier m'a aussi indiqué
qu'Echebach ne louait pas de coffre chez eux.

Il n'est pas impossible qu'il ait eu par ailleurs un coffre
ou d'autres comptes dans d'autres établissements ban-
caires, mais je ne crois pas que ce soit le cas. Je pense que
j'aurais retrouvé les documents correspondants dans le
même tiroir que le cahier et ses relevés de compte. Tous
ses relevés étaient rangés dans une chemise de carton
plastifié. Il y pointait toutes ses dépenses et aussi ses ren-
trées d'argent, qui sont mentionnées par ailleurs dans les
dernières pages de son cahier. En plus de sa retraite, qu'il
se faisait transférer depuis l'Allemagne, il recevait de
temps à autre un peu d'argent pour des prestations ponc-
tuelles de conseil. Il avait une vieille machine à écrire sur
un petit bureau dans sa chambre et, dans un classeur à
côté de la machine, il gardait des courriers, de petits rap-
ports et des doubles de factures qu'il adressait à des entre-
prises pour des prestations de « conseil et assistance
logistique ». Mais il ne travaillait pas régulièrement, ni
jamais pour de grosses sommes, quelques petits milliers de
pesos par-ci par-là, c'est tout.

En feuilletant son cahier, j'ai vu qu'il l'utilisait dans les
deux sens : en prenant le cahier à l'envers, il tenait ses
comptes de recettes et dépenses, et au début du cahier, en
le remettant à l'endroit, il tenait une sorte de journal de ses
promenades dans Buenos Aires, où il notait des adresses
d'immeubles avec des indications sur le style d'architec-
ture, les dates de construction, etc.

Le consulat m'a confirmé ce que j'avais deviné du contenu des notes en allemand et, dans l'annuaire des rues, on a pu vérifier sur quelques exemples pris au hasard que les noms de rues mentionnés existent à Buenos Aires.

Pour m'amuser, j'en ai relevé deux ou trois qui sont dans le quartier, et j'ai vu en passant devant les immeubles marqués dans le cahier qu'ils se trouvent bien aux adresses indiquées et qu'ils possèdent toutes les caractéristiques qu'Ecchebach avait signalées dans son cahier.

Les autres documents, ceux qu'il portait sur lui lors de son décès, ne sont apparemment pas consacrés à l'architecture, et la plupart des notes sont écrites en espagnol, mais je n'ai pas encore eu le temps d'y regarder de plus près, j'ai voulu en priorité profiter de la disponibilité des gens du consulat pour parcourir avec eux ce qui était écrit en allemand.

J'ai quand même remarqué que figuraient sur le carnet des adresses avec quelques notes sur l'architecture du même genre que ce qu'il y avait dans son cahier à la maison. Je suppose qu'il les écrivait d'abord sur le carnet qu'il emportait avec lui dans ses promenades, et qu'il les reportait ensuite en allemand sur son grand cahier le soir en rentrant, ou un autre jour.

En tout cas, je n'ai rien retrouvé dans ses papiers qui permette d'identifier de la famille ou des amis proches : pas d'autres rentrées d'argent que sa retraite et ses factures d'assistance aux entreprises, pas de virements à qui que ce soit, pas de lettres personnelles envoyées d'Allemagne.

Les voisins n'en savent pas plus, il avait un rythme de vie bien réglé, il prenait un café et un croissant au café du coin et parcourait le journal assez tôt le matin, puis il disparaissait du quartier, en bus ou en métro, jusqu'en milieu d'après-midi, sauf quand le temps était trop mauvais. Les jours de pluie, il restait plus longtemps au café, puis

retournait chez lui directement. Sinon, en revenant dans le quartier, il prenait une bière avec les habitués dans le même café où il avait démarré la matinée, puis il faisait ses courses pour le soir et rentrait chez lui. Apparemment, il ne sortait jamais après la tombée de la nuit.

Les fins de semaine, il allait souvent voir des parties de foot, aux stades de River, de Boca, de San Lorenzo ou d'Independiente. Il n'avait pas de passion particulière pour telle ou telle équipe, mais le lundi au café, il savait parler des parties qu'il avait vues, avec des jugements argumentés sur les performances des joueurs et sur les choix tactiques et les décisions de remplacement prises par les entraîneurs.

D'après ses compères du bistrot, il faisait toujours ses commentaires sans s'énervier et sans jamais dire un seul gros mot, alors qu'eux sont plutôt du genre fanatiques de Boca ou de River, d'après ce que j'ai compris au bout de deux-trois minutes sur le sujet. Vous voyez le genre... Pour discuter si calmement de football, il n'était pas devenu argentin pour deux sous, ce monsieur Ecchebach ; personne ne le connaissait vraiment, mais tout le monde l'aimait bien dans le quartier.

Comme il passait rituellement, presque tous les jours, matin et soir, dans le même bistrot, avec son petit accent et son air toujours très tranquille, il était devenu une sorte de mascotte pour les serveurs. Rien que le fait qu'il ait choisi de venir vivre sa retraite ici, tout seul, si loin de son pays natal, tout le monde autour de lui dans le café se sentait un peu flatté personnellement, et comme justifié dans son existence. D'ailleurs, quand j'y suis repassé tout à l'heure en rentrant du consulat, le patron et ses garçons étaient en train d'organiser une délégation avec quelques voisins.

Un de ces jours, ils vont faire le déplacement au funérarium, passer un moment se recueillir dans un salon privé.

Mais ils ne viendront pas pour l'incinération ; ils m'ont expliqué qu'ils ne voulaient pas déranger la famille, surtout s'il y en a qui viennent d'Europe exprès et qui ne parlent pas l'espagnol, tout le monde se sentirait gêné.

Je me suis laissé dire aussi que quelques jeunes retraitées, et même des encore assez loin d'être retraitées, lui auraient volontiers tenu un peu compagnie s'il s'était senti trop seul. Par les temps qui courent, un petit vieux bien gentil avec une bonne retraite européenne qui tombe régulièrement sur son compte en banque, ce n'est pas à négliger, mais il gardait gentiment ses distances avec tout le monde. Un premier rapport a été rédigé par le sergent qui est allé sur place ce matin, et je l'ai complété tout à l'heure avec les informations que je viens de vous donner. Je vous laisse tout le dossier sur ce bureau au cas où vous voudriez y jeter un coup d'œil, mais à mon avis, on n'en tirera rien, il faudra attendre que le consulat d'Allemagne retrouve un frère, une sœur, un neveu ou une cousine pour leur remettre les documents d'Echebach en souvenir.

3

Tu vois, Spagnoletto, je t'aime bien, mais vraiment, tu n'as pas le coup d'œil pour les choses importantes, comment vas-tu pouvoir passer commissaire un jour si tu n'acquies pas un peu plus de flair ? Je te le dis parce que je t'aime bien, en plus tu es le seul ici qui ne fasse pas de blagues stupides derrière mon dos sur les coups de téléphone de madame Diezpalos ; j'ai mes antennes, je sais qui me respecte ou pas dans ce commissariat, et toi tu me respectes, alors je te respecte aussi et en plus je t'aime bien, mais il faut vraiment que tu développes ton flair, et je vais te dire pourquoi.

Ce matin, je feuilletais machinalement ce carnet que tu m'as laissé, de ce type qui est mort dans la rue hier, cet Esheback. Et évidemment il y a quelque chose de très intéressant là-dedans, qui m'a sauté aux yeux et que toi tu n'as pas vu : à cet endroit-là, aux deux tiers du carnet, tu lis quoi ?

Si tu sais lire, tu lis les mêmes mots que moi : Vingt-sept Août Pharmacie Arnaque Trois Flacons Cocaïne. Je te jure que les yeux me sont sortis de la tête quand j'ai vu cette petite note ; je ne sais pas comment je suis tombé dessus, ce doit être ce que les journalistes appellent le

flair du policier, à propos tu as vu l'article sur notre commissariat dans le journal ? Cet article me traitait bien, et donc toi aussi tu profiteras des retombées, si tu sais te débrouiller quand j'aurai ma promotion. J'ai trouvé le journaliste vraiment sympathique, pas le genre fouille-merde qui ne cherche que des occasions de dire du mal de la police sans jamais venir discuter avec nous. Je l'ai emmené à la cantine des grandes occasions, et c'est un gars qui sait tenir sa place à table, crois-moi ; en plus on avait tous les deux bien soif ce jour-là, une grosse soif qui ne se soigne pas avec de la piquette. Bref, un convive agréable, quelqu'un qui a du répondant à tout point de vue, pas un de ces fourbes qui cherchent seulement à t'embobiner pour te soutirer des informations quand tu es déjà un peu cuit.

Je me disais aussi que cette histoire de retraité étranger qui passe ses journées à se promener en ville sans que personne ne sache vraiment où il va, elle avait comme une petite odeur de combine pas très claire, parce que je veux bien qu'il y ait des gens un peu loufoques qui circulent un peu partout, et surtout à Buenos Aires, d'ailleurs les fous aiment les grandes villes, c'est bien connu, parce que leurs voisins remarquent moins toutes leurs manies bizarres que dans les villages. Mais là, juste une petite bribe de note de rien du tout, et le paysage change complètement.

On a peut-être tous les deux un bon coup à jouer, Spagnoletto, toi pour passer commissaire et moi pour monter plus vite au Central. Déjà, il faudrait se renseigner au Central, savoir si depuis le vingt-sept août une pharmacie quelque part sur la capitale a déclaré un problème avec un employé indélicat mêlé à un trafic de stupéfiants, un truc de ce genre ; vérifier aussi en banlieue, partout où il y a du trafic en permanence.

On dira que l'on fait une petite recherche de routine liée à du micro-traffic, tu broderas sur un de nos indicateurs du quartier qui a des ennuis avec de petits trafiquants, pas la peine d'ébruiter l'affaire trop vite, sinon la brigade des stupés risque d'arriver avec ses gros sabots et de nous la piquer, et puis si jamais l'histoire se dégonfle tout de suite, on évitera d'avoir l'air idiot.

Rapport à ta promotion, il ne faudrait surtout pas avoir l'air idiot, mais il ne faut pas chercher à jouer au trop malin non plus, surtout en ce moment où les choses commencent à flotter et où l'on ne sait pas de quoi demain sera fait.

Moi, tu me connais, je ne fais pas de politique, j'ai des amis de tous les côtés, mais pour ma promotion, s'il y a de l'agitation dans la politique, des mutations de hauts fonctionnaires, un nouveau ministre, on ne sait pas quoi, tout va se ralentir, et le temps que tous les nouveaux amis soient bien installés dans leur fauteuil tournant en cuir à la place des anciens amis, il peut se passer six mois, un an, avant que je n'arrive à rebrancher toutes les connexions qui vont bien pour remettre l'ascenseur en marche.

Mon fils, qui passait hier après-midi devant l'ambassade du Brésil, m'a dit qu'il y avait les petits entrepreneurs de la chaussure avec leurs ouvriers qui protestaient contre les prix cassés par les Brésiliens, avec leur monnaie de merde et leurs godasses de merde, et qui lançaient des vieilles chaussures à qui mieux mieux par-dessus les grilles, ça faisait un tas d'au moins trois mètres de haut dans la cour ; les employés de l'ambassade regardaient par les fenêtres sans rien dire. Je n'ai pas demandé à mon fils ce qu'il faisait dans ce quartier rupon en plein après-midi au lieu d'être à l'université, il m'aurait sorti que ce sont ses affaires et pas les miennes. Et je me serais encore énervé pour rien.

Aucun incident grave à signaler sur notre secteur, mais on sent que le pays remue de partout, tout le monde répète que ça ne peut plus durer, que ça va sauter ; ce matin, il y avait des supermarchés qui commençaient à être pris d'assaut en banlieue, je l'ai entendu à la radio tout à l'heure en venant. Dis-toi que tous les deux, on est quand même plus tranquilles dans un quartier central de Buenos Aires que dans une de ces banlieues pourries. Raison de plus pour bien jouer le coup sur cette affaire.

On sait bien que le pays a des problèmes, tout le monde a des problèmes, et nous, juste parce qu'on est la police, on sait aussi que les problèmes du pays risquent de nous tomber dessus plus vite qu'on ne pense, même s'ils sont bien trop gros pour nous.

Bon, dans cette affaire, il n'y a peut-être pas grand-chose, juste trois grammes de coke dans des flacons minuscules comme ceux du vernis à ongles de ma femme qui coûte les yeux de la tête, on voit bien que madame Diezpalos n'a pas idée du mal que j'ai pour faire entrer l'argent dans la caisse ; si c'est trois grammes, pas de quoi fouetter un chat, mais si on parle de trois kilos prévus pour partir d'ici sur un vol vers l'Allemagne, je dis l'Allemagne, mais ça pourrait être n'importe quelle autre destination en Europe ; après tout, cet Esheback, il a quand même roulé sa bosse dans pas mal de pays avant de se poser ici, et puis l'import-export, ça reste toujours la couverture idéale pour tous les trafics, c'est bien connu.

Là oui, s'il s'agit de trois kilos, on passera l'affaire aux stupés, c'est forcé, mais je préviendrai avant mon nouveau pote le journaliste, je te lui filerai un petit tuyau bien juteux sous embargo, juste pour être sûr qu'on n'oublie pas de citer nos noms en premier le jour où l'affaire sortira à la télé et dans les journaux.

Et puis, on peut rêver, si chaque « flacon » représente un tonneau scellé dans un container embarqué par bateau via une filière d'import-export, alors là... Alors là... Plus de souci pour nos retraites, Spagnoletto, on aura des promotions en béton, tous les deux.

En toi, j'ai confiance, Spagnoletto, parce que tous les autres sont capables d'aller bavarder prématurément aux stupés, aux douanes ou avec n'importe qui, et donc tu vas commencer tout seul à me creuser cette petite histoire de cocaïne. Et puis tu regarderas aussi si tu trouves des informations sur la morphine et l'héroïne, parce que figure-toi que j'ai commencé à l'éplucher systématiquement, ce fichu carnet, et j'ai encore trouvé autre chose de très intéressant dans le même genre : Vingt et un Novembre Journal Morphine Córdoba. Avoue, ça t'en bouche un coin, non ?

Tu vois, si tu avais du flair, tu l'aurais parcouru toi-même, ce carnet, et tu aurais même pu démarrer ta propre petite enquête tout seul, en catimini, sans m'en parler à moi pour te garder toute la gloire pour toi tout seul au cas où, et d'ailleurs, c'est peut-être ce que j'aurais fait, moi, si j'avais été à ta place, mais je sais que toi, tu ne le feras pas, Spagnoletto, et c'est aussi pour ça que j'ai confiance en toi et que je t'aime bien, même si tu manques de flair.

Avec cette histoire de morphine, on passe à la catégorie supérieure, on ne se la joue plus petite reniflette de pédé mondain ; à mon avis, on avait signalé à Esheback l'arrivée d'un chargement de morphine-base par une annonce dans un journal de Córdoba en date du vingt et un novembre, ça remonte à quatre semaines à peine, une piste encore fraîche. Sans doute pour récupérer un arrivage extérieur à transformer en héroïne et alimenter le marché local, éventuellement gérer un peu de revente vers l'Uruguay ou le Brésil.

Mais, toujours pareil, on va vérifier d'abord un peu nous-mêmes, et si on trouve des indices pour consolider notre hypothèse, on ira en parler aux stupés, eux, ils sauront bien s'il y a des laboratoires clandestins de transformation de morphine-base en héroïne qui ont eu de l'activité ces dernières semaines du côté de Córdoba.

Grâce au flair de ton commissaire, te voilà avec deux jolies pistes à explorer, Spagnoletto, et tout en te parlant, il me vient une idée bien meilleure que d'aller au Central, surtout pour la deuxième piste, puisqu'on n'a absolument aucune justification crédible pour aller nous-mêmes flirer des pistes à Córdoba sans garder la Fédérale ou au moins les homologues locaux dans la boucle. Si j'avais un ami en poste dans la police de Córdoba en ce moment, je prendrais le risque de le mettre dans la confidence, mais il n'y a personne que je connaisse suffisamment là-bas.

Alors voici comment on va s'y prendre, tu vas contacter de ma part un ami à moi qui travaille dans les Services, je te passe un numéro de téléphone sur ce bout de papier, il ne faut rien noter d'autre là-dessus, c'est la règle du jeu ; tu appelles ce numéro et tu demandes à parler à HF de la part de Diezpalos, tout simplement. H et F, ce sont ses vraies initiales, il change souvent de nom pour les besoins de la cause, mais toujours en gardant les deux initiales.

Tu sais que les Services s'intéressent beaucoup au trafic de drogue depuis quelques années, on a de plus en plus de pression des Américains, qui ont passé des tas d'informations sur tout ce qui se trame dans la zone de la Triple Frontière et à la frontière avec la Bolivie. Si on se reporte quelques années en arrière, les collègues ne pouvaient pas avancer beaucoup, car ils risquaient de trouver ce qu'il ne fallait pas concernant certains vieux

copains syro-libanais du président, et comme les Services sont rattachés directement au président et qu'il y a des ambitieux sans scrupule partout, toujours prêts à moucharder et à saboter une enquête pour avoir un meilleur poste, prudence, prudence, forcément.

Mais en attendant que le vent tourne, ils ont quand même monté quelques petits dossiers et, depuis trois ans qu'ils peuvent creuser plus franchement, ils ont ressorti et retravaillé leurs dossiers, et comme la pression des Américains n'arrête pas de monter, ils sont prêts à démarrer au quart de tour si on leur apporte des indices, même avec une piste aussi fragile que celle-ci. En plus, avec eux, on n'aura aucun problème de concurrence ou d'indiscrétion ; oui, plus j'y réfléchis et plus je crois que ce sont les Services qui sont les mieux placés pour bien exploiter nos petites informations.

On a travaillé plusieurs années ensemble, avec HF, avant qu'il ne parte dans les Services, je lui ai souvent donné des coups de main, et il m'en a donné aussi pas mal dans le temps. Donc pas de problème, si tu le contactes de ma part, il t'aidera. Tu vois, il y a des gars qu'on a connus à un moment dans sa carrière et qu'on a un peu perdus de vue ; on reste quelquefois pendant des mois ou des années sans se voir ni se parler, mais on sait toujours les retrouver quand on en a besoin, c'est le métier qui veut ça, surtout le sien, en fait.

Attention quand même, HF est un gars un peu spécial, et il ne faut pas trop se formaliser de ses lubies ; dans les Services ils voient des complots partout, c'est le métier qui veut ça. Au bout d'un certain temps, on n'arrive plus à savoir si c'est ce drôle de métier qu'ils font qui attire spécialement les maniaques du complot, ou si c'est de faire ce métier qui les rend comme ils sont, mais au bout du compte, le résultat est le même.

Bon, maintenant, au boulot, Spagnoletto. Tu termines d'abord ton enquête de proximité, ce qu'on a déjà trouvé dans ce carnet justifie de creuser un peu plus autour de ce bonhomme Eshebach, mieux cerner ses fréquentations, ses habitudes et tout et tout. Mais n'en fais pas trop ; jusqu'à nouvel ordre, pour tout le monde, ce n'est qu'un vieil étranger un peu original qui est décédé subitement dans la rue. Et ensuite, ne tarde pas trop à contacter HF.

4

Sous-commissaire Spagnoletto. Enregistrements réalisés au cours de l'enquête Echebach. Bande numéro deux.

Cet après-midi je suis retourné voir quelques relations de bistrot d'Echebach pour grappiller un peu plus d'informations, recueillir des anecdotes sur comment il menait sa vie dans les derniers mois, essayer de me faire une idée plus précise du personnage.

Les spéculations de Diezpalos à chaque nouvelle affaire un peu étrange, j'en ai déjà vu des paquets et des paquets, qui montaient en flèche en une matinée, commençaient à vaciller en fin d'après-midi, et qui se dissolvaient comme un mirage dès le lendemain ; il prend toujours le mors aux dents lorsqu'il voit une vague perspective de promotion miroiter à l'horizon, celui-là. Si tout se passe comme d'habitude, la baudruche va se dégonfler très vite, et madame Diezpalos va se remettre à appeler dix fois par jour pour qu'il n'oublie surtout pas qu'il a encore raté une occasion de faire avancer sa carrière, tout le monde rira sous cape au commissariat, sauf moi qui vais rester tranquille dans mon coin. Moi, personne ne va me téléphoner pour me houspiller. Diezpalos me fait un peu pitié ces jours-là, mais pas longtemps. Je sais d'avance qu'il va être

de mauvaise humeur pendant deux jours, et puis il ira se faire une pute le troisième jour, et le quatrième jour, il débarquera à la relève du matin, gai comme un pinson, parce qu'il aura eu pendant la nuit une nouvelle idée géniale pour accélérer sa promotion imminente au Central.

Ceci dit, il n'a pas complètement tort, et les notes d'Echebach méritent au minimum une enquête de proximité un peu plus poussée que d'habitude. J'y suis allé tout doucement, comme a recommandé le chef. Ne surtout pas donner l'impression que l'on sort de la routine. Expliquer que tout ce que le défunt avait pu leur raconter pouvait aider à retrouver sa famille, ce qui est vrai aussi, d'ailleurs. J'ai rediscuté avec les petits vieux du café où Echebach avait ses habitudes et j'ai glané quelques histoires en plus. Pas grand-chose, des bribes un peu décousues qui émergeaient au fur et à mesure.

Echebach venait à Buenos Aires depuis la fin des années cinquante ou le début des années soixante, et prétendait qu'il était sûrement le plus ancien touriste vivant, qui visitait déjà le pays à une époque où il n'y avait pour ainsi dire pas de tourisme ici.

Évidemment, il ne venait pas en touriste, il représentait des entreprises allemandes pour l'import-export, un ou deux mois par an. Les toutes premières années où il venait, il parlait encore mal l'espagnol et il avait plus d'une fois décrit à ses compères du café des situations où il s'était senti un peu ridicule, ou simplement déphasé, souvent des malentendus passagers créés par son incompréhension de certaines expressions. Mais sur le coup, personne n'a pu m'en citer un seul exemple.

Il avait continué tout ce temps d'étudier la langue sans relâche, même quand il repartait en Allemagne ou ailleurs ; pour lui, l'espagnol était une langue aussi simple que l'allemand, avec des règles de prononciation claires et

précises, une langue où il suffisait de regarder un mot pour savoir comment le prononcer correctement, pas comme avec l'anglais ou le français.

Personne non plus n'a réussi à se rappeler pourquoi il était venu en Argentine la toute première fois, sans doute une occasion qui s'était présentée pour un jeune homme sans attaches de découvrir un nouveau pays ; il ne fréquentait apparemment pas la communauté allemande de Buenos Aires, et il restait volontiers à l'écart de ses compatriotes quand il en rencontrait fortuitement dans le quartier.

Quand quelqu'un d'un peu grossier le titillait sur ces Allemands un peu spéciaux qui étaient arrivés précipitamment en Argentine juste après la guerre, il répondait que lui était un nouvel Allemand, qui n'avait pas encore dix ans à la fin de la guerre, un orphelin, parce que son père était mort simple soldat à l'hiver quarante-quatre dans la bataille des Ardennes. Que sa mère l'avait élevé toute seule comme elle avait pu, et qu'elle était morte aussi, après qu'il eut commencé à travailler et avant qu'il ne puisse commencer l'université en cours du soir ; il avait étudié les langues, l'économie et un peu de droit des affaires, et entamé une carrière commerciale, parce que c'était là le chemin tracé pour la nouvelle Allemagne et pour les nouveaux Allemands dans ces années cinquante.

Quelqu'un s'est souvenu à ce sujet qu'il avait fait allusion une fois à une de ses visites un peu plus longues, parce que, pour assister à la Coupe du monde, il avait pris des congés accolés à une de ses missions professionnelles. À son arrivée à l'aéroport, il avait discuté avec un officier qui s'occupait de la sécurité et il s'était rendu compte que cet officier-là aimait l'Allemagne et les Allemands « pour de mauvaises raisons », selon Echebach.

Il ne se mettait jamais en colère, il discutait de tout sans un mot plus haut que l'autre, même de football, et

quand on le taquinait un peu trop, il se taisait et vous regardait avec le petit sourire de celui qui préfère ne rien dire. J'ai appris qu'il fréquentait aussi une librairie située à quelques rues du café, sur le trajet qu'il suivait pour rentrer chez lui. Je vois de laquelle il s'agit, je suis souvent passé devant, bien que je n'y sois jamais entré ; une vaste librairie à l'ancienne, avec des bacs à livres d'occasion, et une demi-douzaine de tables tout au fond, après la caisse, où les habitués refont le monde en buvant du café ; elle est tenue depuis des dizaines d'années par un petit vieux qui doit avoir plus de quatre-vingts ans. Il achète et revend des collections de vieux journaux, des magazines des années cinquante et soixante, et aussi des revues littéraires encore plus anciennes, qui remontent jusqu'aux années trente. Ils m'ont raconté au bistrot qu'Echebach y passait souvent le soir en faisant ses courses, en général après son crochet au café pour sa bière de fin d'après-midi, avant de rentrer chez lui.

Pourtant, il ne voulait pas stocker de livres chez lui, il prétendait que son appartement lui paraîtrait trop petit s'il se mettait à l'équiper avec des étagères à livres le long des murs, et aussi qu'il avait passé l'âge de vivre comme un étudiant, avec des piles de livres qui poussent un peu partout dans la chambre. Une fois, il leur avait expliqué, tout content, qu'il avait négocié avec le petit vieux de la librairie de louer pendant quelques jours les livres qui l'intéressaient.

Les jours de pluie, Echebach n'allait pas se promener dans d'autres quartiers et il pouvait passer la journée entière dans la librairie, à fouiner dans les bacs, à discuter avec le vieux libraire et parfois avec d'autres gens, même avec des étudiants qui traînaient là en attendant que la pluie cesse, mais il prenait rarement le café avec les autres.

Quand on lui demandait pourquoi, Echebach expliquait qu'il voulait rester fidèle à son bistrot habituel et ne

pas mélanger les genres : si l'on commence à boire du café dans les librairies, on finit par y manger des frites, ou des glaces, ou n'importe quoi d'autre qui salirait les livres.

Pendant qu'ils m'en parlaient, le patron du café, qui s'était rapproché de ma table, s'est mêlé à la discussion ; lui aussi l'avait plusieurs fois entendu défendre ce point de vue, et lui-même, en tant que patron de café, et spécialement de ce café-ci, que monsieur Echebach honorait volontiers de sa présence, il ne pouvait qu'être d'accord avec monsieur Echebach sur ce point qui démontrait bien la sagesse du monsieur.

On ne lui connaissait pas de relations féminines, mais à son âge, rien de si anormal, après tout ; il disait quand même parfois que Buenos Aires lui avait plu dès le premier jour de sa première visite, parce que, depuis les terrasses des cafés, on pouvait regarder tellement de jolies filles passer dans la rue.

À les écouter, la vie d'Echebach, dans les dernières années, se résumait à cet assemblage de rituels privés, promenades, bistrot, librairie, emplettes, de petites manies de retraité qui prend le temps de regarder le temps s'écouler dans un environnement urbain devenu familier mais resté étranger. Il se permettait d'afficher, tantôt sur des sujets importants et tantôt sur des brouilles de la vie quotidienne, des idées bien arrêtées qu'il exposait tranquillement sans se soucier de rechercher l'accord de son auditoire.

Il ne souffrait pas de ce défaut bien argentin de toujours implicitement quémander l'approbation d'autrui pour se rassurer sur soi-même et sur sa bonne compréhension des choses, ni de ce souci permanent de vérifier que le reste du monde n'était pas en train d'oublier purement et simplement votre existence. En cela aussi il était resté étranger à ce pays et à ses manières d'être, et tous ceux qui m'ont

parlé de lui l'avaient bien ressenti, sans l'exprimer aussi clairement, ni sans lui en tenir rigueur pour autant.

Après tant d'années passées à s'approprier chez nous, il assurait que son identité s'était dissoute depuis longtemps dans l'agitation et la vastitude de cette ville, comme une poignée de sel jetée dans une grande casserole d'eau bouillante. Et il s'en inventait une nouvelle par petits morceaux, qui remplaçait ce qu'il avait été, ou peut-être qui ne remplaçait rien, mais qui s'ajoutait simplement à tout le reste, l'orphelin, l'étudiant, l'agent commercial, l'amateur de football et de jolies filles.

Par exemple, il lui avait bien fallu s'adapter au fait que les Argentins ne prononçaient pour ainsi dire jamais son nom correctement : au lieu de l'appeler Eshebarrh, comme il aurait convenu, la plupart des gens l'appelaient Etchebak, et l'on m'a raconté au café que, plus d'une fois, lorsqu'il voulait surprendre un nouvel arrivant et en même temps distraire les habitués, il se présentait comme mister Etxe-Back, avec une généalogie anglo-basque comme il s'en trouve encore en Patagonie.

À la suite de quoi, entre deux gorgées de bière, il détaillait les péripéties de la rencontre de ses arrière-grands-parents quelque part en Europe, dans une capitale que sa fantaisie choisissait dans l'instant, une de ces grandes villes cosmopolites et romantiques d'autrefois qu'il présentait comme le point de départ de sa bâtardise trans-européenne. Ce pouvait être Vienne ou Budapest un jour, aussi bien que Saint-Petersbourg, Paris ou Berlin la fois d'après, et il dévidait l'histoire inventée de ses ancêtres avec le même ton posé et imperturbable dont il décortiquerait un autre jour, pour le bénéfice des mêmes habitués, la dernière rencontre entre Boca et River.

Une autre anecdote qu'il racontait souvent concernait sa naissance : on l'aurait remis la tête en bas dans le ventre

de sa mère pour éviter un accouchement par le siège, et il en tirait en riant la conclusion qu'il était prédestiné à venir terminer sa vie dans l'hémisphère sud, là où les gens vivent avec la tête à l'envers.

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir au sujet d'Echebach, en une heure de conversation avec quelques-uns de ceux qui le connaissaient dans le quartier ; une personnalité simple, de fréquentation aisée au jour le jour, mais avec une forme d'humour fantasque parfois déroutante, une de ces personnes qui semblent s'être fondues dans le paysage, mais qui pourtant, de temps à autre, sans toujours le vouloir vraiment, se remettent à faire contraste sur le fond du décor, parce qu'elles restent des étrangers, malgré tout.

Pendant cette collecte, je n'ai rien recueilli qui me donne le moindre début de confirmation des annotations du carnet d'Echebach. Il me reste à voir ce que je pourrai tirer de ses visites à la vieille librairie ; en plus, s'il y discutait souvent avec des étudiants, peut-être qu'il en avait fait un point de distribution, ou carrément de pilotage de son trafic, plus commode et plus discret que ce café où tout le monde le connaissait de longue date.